



LE SUPPLÉMENT UNIVERSEL

que le désir mimétique, ou imitation désirante, domine aussi bien nos gestes les plus infimes que l'essentiel de nos vies, le choix d'une épouse, celui d'une carrière, le sens que nous donnons à l'existence », écrit René Girard dans *Celui par qui le scandale arrive* (2001). C'est ce qu'a bien compris la propagande publicitaire. Nous incite-t-elle vraiment à désirer posséder telle montre, tel parfum, tel shampooing ? Non pas. Elle nous pousse à désirer devenir ces *autres* - acteur, chanteuse, footballeur... *stars*, qui paraissent comblés par la possession desdits objets. Par-delà ce simulacre, se dessine en creux le petit jeu du fantasme – abondamment traité dans la mythologie grecque – de la métamorphose de l'homme en héros ou en créature divine, qui est *fantasme d'éternité*.

Du désir à l'addiction

Avançons encore un peu plus loin. Jusqu'à présent, on a tenté d'expliquer l'acte qui ressortit au désir d'acheter, mais point la *répétition* de cet acte, ou, si l'on veut, la dépendance physique compensatoire qui pousse à réitérer l'acte d'achat – ce qu'on appelle une addiction (du latin *addictio*, qualifiant celui qui est dépendant d'une dette impayée). Sigmund Freud et, à sa suite, le psychiatre et psychanalyste britannique Donald Winnicott (1896-1971) ont avancé que la source de toute *dépendance* se trouve dans le *stade oral* – autrement dit le stade de la sexualité infantile au cours duquel l'enfant est encore en état de fusion avec sa mère nourricière (du moins celle ou celui identifié comme tel).

Dans un article célèbre traduit par Jacques Lacan en 1959, «*Objets transitionnels et phénomènes transitionnels*» (1) Donald Winnicott montre que tout se joue autour d'une «frustration originelle» au moment où « l'enfant commence à percevoir la séparation d'avec sa mère» (2). Le psychiatre et psychanalyste hongrois René Arped Spitz (1887-1974) décrit ce moment comme «l'angoisse du huitième mois (3)». Il est absolument capital. C'est en effet celui du « stade du miroir » où « l'enfant confronté à son image spéculaire prend conscience de la totalité de son corps », écrit Lacan. C'est aussi celui où l'enfant accède au langage lorsque se regardant dans un miroir, il est nommé par sa mère : « Ce bébé, c'est bien toi !... » Avec le langage et la découverte de soi-même en tant qu'« autre que la mère» vient l'angoisse de la séparation, et, avec elle, le risque de s'aliéner à l'image aimée de la mère dont on prend conscience que l'on est irrémédiablement séparé(e).

Très concrètement, quand le nourrisson crie pour recevoir le biberon ou la tétée, il crie *aussi* pour obtenir une réponse qui le désangoisse de cette perte irrémédiable. Lacan va dans ce sens, lorsqu'il écrit : « La demande en soi de l'enfant porte sur *autre chose* que les satisfactions qu'elle appelle, elle se transmue en *preuve d'amour* ». Il n'est dès lors pas étonnant que l'acte d'incorporation du lait nourricier soit au fondement du processus d'addiction : « aimer, c'est dévorer », écrit à cet égard Winnicott dans *La Théorie de la relation parent-nourrisson* (4). Psychiatre et chef du département

d'addictologie à l'hôpital Paul Brousse, Michel Reynaud explique en quoi le plaisir et la souffrance, le manque et l'apaisement jouent à ce stade un rôle déterminant : «Au commencement était le *besoin vital*. La satisfaction de ce besoin est si agréable, que, très vite, l'envie se teinte de désir. Le plaisir est inévitablement suivi d'un manque. Le bébé a faim : cette sensation désagréable stimule le circuit de douleur jusqu'à le faire pleurer, voire hurler... », écrit-il dans son ouvrage *L'amour est une drogue douce... en général* (5).

Du manque au fétichisme du manque

Que l'enfant soit au cours de cette période privé régulièrement de nourriture, et plus généralement d'une présence récurrente et apaisante (« Il y a bien sûr la soif, la faim ou le besoin de chaleur, mais il y a aussi le besoin de caresses et de paroles », écrit à ce sujet Michel Reynaud), et l'on pourra craindre le développement futur d'une addiction. Cela, d'autant plus que la détresse due à la séparation d'avec la mère s'aggraverait d'une défaillance du cadre familial notamment d'une carence paternelle. Dans son article « *Objets transitionnels et phénomènes transitionnels* », Donald Winnicott donne l'exemple célèbre de «l'enfant à la ficelle», qui utilisait cet objet comme fétiche pour surmonter l'angoisse et le manque liés à la séparation d'avec sa mère dépressive et l'absence du père. Au contraire des nounours et poupées ordinaires dont le rôle est à la fois symbolique et transitoire, cette ficelle était pour l'enfant « une chose en soi », écrit Winnicott. Autour de ce fétiche, auquel nul fantasme n'était lié, s'était fixé un pur déni : l'enfant interdisait de dire que cet objet n'était pas *réellement* ses enfants. Le psychanalyste Michel Fain (1907-2007) confirme la présence chez tout toxicomane de ce fétichisme primaire, dépourvu de fantasme, qu'il appelle « fétichisme du manque ».

Revenons à la situation de l'acheteur compulsif. Le véritable objet de sa demande (le *manque* d'amour de la mère nourricière – ce fameux *désir de l'autre* qui garantissait sa présence auprès du nourrisson) – s'est perdu dans la nuit des temps. C'est pourtant ce manque issu d'une *dette d'amour à jamais impayée* que l'acheteur compulsif cherche à combler en s'offrant sans cesse des objets. Las ! Ce que la demande énonce (« être aimé en tant que sujet d'amour », c'est-à-dire pour *rien*), *aucun* objet ne saurait le satisfaire. L'acte d'achat permet tout juste de surmonter un temps le sentiment d'angoisse lié au manque, mais le manque reviendra, impérieux et nécessaire, à l'image de cette dette devenue sans objet, quoique éternellement impayée. Paradoxalement, l'addiction aura donc suscité ce manque... Ce processus complexe est à l'oeuvre chez tous les toxicomanes : acheteurs compulsifs, mais aussi usagers de drogues ou d'alcool, amateurs de pratiques à haut risque, boulimiques de sexe, de jeux vidéos, de nourriture ou de travail etc. La détresse résultant d'une pratique, qui soit à la fois un assujettissement et une nécessité – une « passion violente », est ici au

coeur du sentiment d'exister. Sigmund Freud, lui-même, qui s'arracha difficilement à une addiction à la cocaïne en développant une addiction au tabac (6), écrivait à son ami médecin Wilhelm Fließ, le 25 avril 1895 : « Je ne peux pas vivre sans une passion dévorante, sans un tyran. Au service de cette passion, de ce tyran, je ne connais pas de mesure. »

L'existence ou l'extinction ?

Peut-on s'arracher à une addiction ? Soyons lucide. Personne ne peut répondre à cette question autrement qu'en livrant une *leçon de morale*. En faisant, par exemple, appel à l'art de la persuasion du philosophe grec Épicure (341-270 av. J.-C.) pour qui « l'absence de trouble ou de douleur » qu'est le plaisir ne saurait s'accommoder d'une existence qui ne ferait qu'osciller entre jouissance et souffrance : « À propos de chacun de ses désirs, il faut se poser la question : quel avantage en résultera-t-il si je ne le satisfaisais pas ? », conseille-t-il. Jouant sur la corde de *l'amour-propre*, le stoïcien Sénèque (4 av.-65 ap. J.-C.) écrit dans *De la tranquillité de l'âme* (53 ap. J.-C.) qu'« il serait indigne de vous que vous ne puissiez vous passer d'acheter un objet, alors que l'objet peut fort bien se passer de vous ». Cette sentence sonne d'autant plus juste à nos oreilles que la société de production et de consommation de masse dans laquelle nous vivons a une fâcheuse tendance à nous traiter, nous autres êtres humains, comme des objets consommables et jetables... Plus loin dans ce texte, qui est à la fois un dialogue imaginaire avec un certain Sérénus et une vulgarisation de la pensée stoïcienne, Sénèque ajoute ceci : « Il faut donc que l'âme, entièrement à soi-même, se détache de tous les objets extérieurs ; qu'elle prenne confiance en soi ; qu'autant que possible, elle cherche en soi-même sa joie. » Plus que d'une *répression du désir*, nous sommes ici tout près de la conception élaborée par le philosophe Gilles Deleuze (1925-1995) d'une *ascèse du désir*. Philosophie de la vie et de la pure affirmation de soi, elle a précisément pour ennemis les deux pôles mortels entre lesquels balance le toxicomane : « La transcendance du manque et l'interruption hédoniste qu'introduit le plaisir comme décharge (7). » N'empêche. Lutter contre son addiction revient à s'imposer une *loi* qui, d'une manière ou d'une autre contraint, réprime, refoule le désir. Est-ce le prix souhaitable à payer, pour faire cesser un acte qui contraint lui-même l'individu à un rapport aliénant au monde ? Chacun en jugera. Freud, lui, avait choisi son camp. Cohabitait pendant seize ans avec son « cher vieux carcinome », un terrible cancer qui le gênait pour fumer, il estimait que sa tabacomanie lui était indispensable pour vivre : « Je préfère l'existence à l'extinction », déclara-t-il en 1926, après une tentative de sevrage qui se révéla, comme toutes les autres, infructueuse.

(c) Jean-François Paillard, in *Conseils Philosophiques*, éd. Milan, 2012

- (1) Repris dans *Jeu et réalité, l'espace potentiel*, Paris, Gallimard, 1971.
- (2) Un déchirement qui est un premier pas vers la conscience de la mort.
- (3) in *De la naissance à la parole*, Paris, PUF, 1968.
- (4) in *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Payot, 1999
- (5) Paris, Robert Laffont, 2004
- (6) Grand consommateur de cigares, Freud mourut d'un cancer du larynx dont le long développement ne l'empêcha pas de continuer de fumer.
- (7) Gilles Deleuze et Claire Parnet, *Dialogues*, Paris, Flammarion, 1999. Atteint de en 1968, puis d'une Broncho Pneumopathie Chronique évoluant vers une insuffisance respiratoire, Deleuze, ne cessa jamais de fumer. Il se donna la mort le 4 novembre 1995.

Messages aux cheteurs compulsifs : l'ouvrage dont est tiré ce texte est en vente ici (14,95 € seulement) !